

Christus

L'écoute

Un travail intérieur

RÉDACTEUR EN CHEF
CLAUDE FLIPO

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
YVES ROULLIÈRE

a s a s

éditions

Revue d'Assas Editions, association loi 1901

Editée par la SER, société anonyme (principaux actionnaires : SPECC, Bayard Presse)

Président du conseil d'administration et directeur de la publication : Pierre FAURE s.j.

Direction générale : Jean-Pierre ROSA

L'écoute

Un travail intérieur

<u>5</u>	Introduction
9	Ecouter la Parole
<u>10</u>	Bernard DUCRUET Incline l'oreille de ton cœur
<u>19</u>	Etienne GIRARDON Du silence dans la prière
<u>28</u>	Texte de saint JEAN DE LA CROIX Comment Dieu nous parle quand nous méditons
<u>31</u>	André LOUF A l'école des Psaumes
<u>43</u>	Xavier LÉON-DUFOUR « Faites cela en mémoire de moi »
<u>54</u>	Texte de Saint AUGUSTIN Si en quelqu'un faisait silence...
<u>55</u>	Mark ROTSAERT L'écoute dans les Exercices spirituels
<u>63</u>	Denis VASSE Le malentendu
69	A l'écoute des autres
<u>70</u>	Edouard O'NEILL S'écouter en Eglise
<u>76</u>	Texte de Louis GONÇALVES DA CÂMARA L'écoute de saint Ignace
<u>77</u>	René-Claude BAUD L'approche des malades

<u>86</u>	Jacques SOMMET Ecoute de l'incroyance
<u>95</u>	Bernadette GUYOT Une grand-mère qui écoute
<u>104</u>	Texte de Georges BRASSENS et André SÈVE Tu ne m'écoutes pas !
<u>106</u>	Jean-Claude DHÔTEL Exercices spirituels et rencontre de l'autre
<u>119</u>	Daniel DESOUCHES Comme un sourcier
125	Le travail intérieur de l'écoute
<u>126</u>	Jean-Louis CHRÉTIEN L'inoui
<u>134</u>	Texte de Paul CLAUDEL Exposer son âme à Dieu
<u>135</u>	Philippe LESCÈNE Ecouter l'autre
<u>140</u>	Emmanuelle GILBERT Le travail intérieur de l'écoute
<u>149</u>	Texte de Pierre FAVRE Les oreilles de l'âme
<u>155</u>	François MARTY La répétition
<u>166</u>	Michel SALES Ta Parole est une lampe pour mes pas
<u>173</u>	Régine du CHARLAT J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé
<u>178</u>	Paul VALADIER La liberté du croyant
<u>190</u>	Sources

de celui qui les reçoit, d'être fidèlement informé des diverses agitations et pensées que lui amènent les divers esprits. » Voilà vers quoi est tournée l'écoute de celui qui donne les exercices. Être à l'écoute des mouvements intérieurs chez celui qui les reçoit ne se fait donc pas seulement avec l'ouïe, mais aussi avec les yeux et avec toute la sagesse, la sensibilité et la capacité affective.

Plus que toute formation à l'écoute — aussi indispensable soit-elle —, celui qui donne les exercices doit avoir une foi profonde et vivante dans le travail qu'opère Dieu dans celui qui les fait. C'est fondamental. C'est l'annotation quinzième. Cette annotation est comme la confession de foi de celui qui donne les exercices. Cette foi vivante rend possible l'expérience des exercices. Bien qu'elle ne remplace aucunement l'œuvre patiente de Dieu dans une âme, la foi de celui qui donne les exercices conforte la foi de celui qui les fait. Tout comme l'écoute de ce que Dieu opère dans le cœur de l'homme fait grandir la foi de celui qui les donne. Cependant, la parole de celui qui donne les exercices n'est pas sans importance. En guide expérimenté, il accompagne l'autre sur la route, il connaît les voies du Seigneur — qui sont si souvent surprenantes — et aide l'autre à devenir capable de faire lui-même le discernement nécessaire. L'élection se fait entre celui qui reçoit les exercices et Dieu. Mais celui qui reçoit a droit d'entendre, de la part de celui qui donne, une parole de confirmation, s'il y a lieu.

Le malentendu

Denis VASSE s.j.*

Dès les premières pages de la *Genèse*, la suggestion venimeuse du serpent — dans l'interprétation de la parole de Dieu adressée à l'homme et à la femme du premier couple — nous fait découvrir, dans le malentendu, le poison du mensonge. Dans le troisième chapitre, ce malentendu témoigne de la structure de l'homme pécheur. Le péché touche en elle à l'essence même de la parole : il la détourne de sa source, de son origine. Il lui fait perdre son sens. Pour découvrir en quoi consiste ce mal entendu, il nous faut relire ce texte pour voir *ce qui est dit* et *ce qui est entendu*. Il a vraiment été écrit pour mettre en valeur la différence entre les deux.

Le menteur dès l'origine

Le mythe de la *Genèse* met en scène ce mystérieux serpent des origines, nu et rusé. Laissons là ce qu'il peut signifier pour écouter ce qu'il dit à la femme : « Alors... Dieu a dit... » Voilà une entrée en matière qui nous évoque bien des choses. Reprendre ce qu'un autre a

* Psychanalyste, Lyon. A récemment publié au Seuil : *La dérision ou la joie* (1999), *La Vie et les vivants* (avec F. Muckensturm, 2001), *La chair envisagée* (2002)...

dit lorsqu'on s'adresse à quelqu'un, c'est l'occasion d'instiller le doute sur ce que ce quelqu'un a compris ou de suggérer une arrière-pensée dans l'esprit de celui que l'on cite. La citation est interprétée par celui qui cite selon l'esprit qui l'habite : tonalité étonnée ou persiflante, phrase tronquée, contexte effacé ou modifié, mise en valeur d'un détail, etc. Dès que je dis qu'un tel m'a dit, c'est moi qui parle à sa place sous prétexte que ce qu'il a dit ou voulu dire a été mal entendu. Un tel sous-entendu introduit le vrai mensonge calomnieux et jaloux : il laisse entendre que la parole ne parle pas vraiment, que son intention n'est pas droite, qu'elle dit autre chose que ce que celui qui parle veut dire.

Le vrai mensonge est rusé comme le serpent : il reprend le même discours, il sauvegarde la vraisemblance globale et n'omet qu'un détail minime. Dans le chant de la phrase, il n'omet ou ne change qu'une note, qu'un mot. C'est bien ce que fait le serpent : « Alors Dieu a dit : "Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin." » Or Dieu n'a pas dit tout à fait cela, et la femme le sait : elle le répète. Il a dit : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin, mais de l'arbre de la connaissance... tu n'en mangeras pas... vous n'y toucherez pas sous peine de mort ! »

Mais si la femme a bien entendu ce que Dieu a dit, le ver n'en est pas moins dans le fruit, et la répétition laisse déjà poindre la méfiance et la curiosité de savoir s'il peut en être autrement : ne pourrait-on pas goûter à l'arbre du savoir sans mourir ? Son interlocuteur ne s'y trompe pas. A la question de savoir si l'on peut ou non manger de l'arbre de la connaissance se substitue, comme l'éclair, l'affirmation de ce que Dieu sait — le serpent le fait encore parler ! —, à savoir qu'ils ne mourront pas mais qu'ils seront comme lui, des dieux : il est jaloux. Le refus d'obéir est justifié par la jalousie de Dieu refusant d'être Dieu, de donner la Vie en vérité. « Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux. »

Nous y voilà ! C'est bien là que flambe la convoitise qui pousse à prendre la place ou la vie de l'autre. Et ce d'autant plus qu'il veut la reprendre après l'avoir donnée ! Non plus seulement parler à la place de... mais être comme. Non plus vivre de la vie de Dieu, mais vivre à sa place et sans lui ! La créature entend prendre la place du Créateur qu'elle imagine dominateur et jaloux de sa puissance, selon la projection de l'image inconsciente qu'elle a d'elle-même. Dans l'imaginaire, elle crée Dieu à son image !

La Parole originare dissimulée

Ainsi, parler à la place d'un autre, c'est vite se prendre pour lui et c'est toujours ouvrir la porte à des malentendus. Parler à la place de la Parole créatrice elle-même, de la Vérité qui parle, revient pour l'homme à se mettre dans la plus cruelle des contradictions. Sa propre parole qui lui donne pouvoir sur les êtres et sur les choses voile et dissimule la Parole qui le fonde lui-même, au lieu d'en témoigner. Au lieu d'être au service de la Vie, le vivant voit son pouvoir se dresser contre elle. Dans cette subtile substitution, le pouvoir du vivant s'exerce contre la vie : il en est jaloux.

Or rien n'est plus angoissant que de mettre sa confiance dans une parole qui ne témoigne plus de l'origine et du don, mais qui prétend tenir par elle-même en fonction du monde qu'elle projette. Ce monde, elle l'organise selon la raison, et non plus en référence à Celui dont elle témoigne comme étant la source dont elle jaillit et qui se donne en elle. Parler en Vérité à quelqu'un, c'est mettre à son service le pouvoir de nommer en retour, de répondre, de reconnaître dans celui qui l'aime ou qui se donne l'amour dont il est aimé, le désir dans lequel il s'incarne.

Mais le pouvoir de parler, d'être un vivant, a grisé l'homme. Le bruit de sa parole, il l'a pris — il le prend — pour le bruit de la Vie qu'il porte en lui, et, progressivement, il croit qu'il désire vivre et qu'il vit par lui-même là où il vit d'un Autre : en lui-même, dans son corps. Il croit être la cause et la source de la Vie dont il vit. Il fait tant de bruit en parlant, la musique qui le fait danser est si forte qu'il en devient sourd. Le bruit qui remplit l'espace, l'ambiance, comme l'on dit, annule le silence qui, seul, autorise l'écoute de la parole qui s'adresse au cœur. L'intensité des sensations qui ébranlent les sens et les membres fait passer la sensation pour la raison et l'origine de ce qui fait vivre l'homme : il ne mange plus que de ce pain, et il ne se nourrit plus de la Parole qui sort de la bouche de Dieu, celle dont témoigne le silence de la création.

Là est le mal entendu fondamental, originel, de l'homme, celui qui le détourne de la parole dans laquelle il demeure. Plus rien ne parle, en esprit et en vérité, de la Vie du « sujet » qui trouve son origine dans le Verbe qui les conjugue en leur différence même.

« Notre Dieu est un Dieu vivant. Et c'est un Dieu qui en lui-même se suffit. En lui, nulle solitude. En lui, nul égoïsme. A l'intérieur même de l'être,

c'est l'extase, la sortie de soi. C'est, "dans l'unité du Saint Esprit", la circoncision parfaite de l'Amour... Si, même sans éducation philosophique, nous pouvons résister à ceux qui nous disent que le fond de l'être est matière, et si nous dépassons spontanément les vues trop abstraites de ceux qui nous disent que le fond de l'être est esprit, ou l'un, c'est que ce mystère de la Trinité nous a ouvert une perspective toute nouvelle : le fond de l'être est communion »¹.

Pour le *malentendant*, la parole devient choc des mots, et le silence surdité ! En lui, il n'y a plus rien à entendre que ce que lui-même se dit. Il s'enferme en son *moi* qu'il fait parler. Le bruit de sa pensée l'empêche d'entendre le jaillissement de la parole de Vie : elle est prisonnière de son pouvoir et il prend ce qu'il dit pour la Vérité qu'il n'écoute plus : il ment. Il entend mal, il confond, il accuse, il se cache... et c'est dans ses ruses qu'il cherche, à n'en plus finir, son identité d'homme... Il se trompe et il trompe.

Un jeu de cache-cache

Un tel mal entendu fausse et empoisonne la relation entre les personnes, entre l'homme et la femme. Instrument de la jalousie, il sème la zizanie. Pour peu qu'il satisfasse nos intentions obliques — celles qui s'opposent à l'intention *droite* —, il entraîne chez nous un véritable jeu de cache-cache avec nous-mêmes, c'est-à-dire avec les autres et avec Dieu.

Plutôt que de consentir au face à face dans l'humilité, nous nous dérobon à la parole. Notre regard fuit. Ou provoque. Nous avons peur. Nous glissons sur le sens des mots. Nos oreilles se ferment à la parole. Nous devenons muets ou mutiques. Nous quittons notre statut de *parlêtre*², et nous nous réfugions dans la peur d'avoir à répondre de ce qui parle en nous, de vivre dans un corps soumis à la loi commune. C'est ainsi qu'en refusant de parler nous pénétrons dans le monde obscur de la violence. Être sujet de la loi des hommes, des *parlêtres*, c'est apprendre d'elle que le refus de parler, souvent justifié

1. Henri de Lubac, *La foi chrétienne*, Aubier, 1969, p. 13.

2. Mot forgé par Jacques Lacan pour dire l'homme en tant qu'il est un être de parole ou l'être (il vaudrait mieux dire : la vie) de la parole. Dans le n° 76 des *Cahiers Evangile*, on peut lire : « L'animal est un non-parlant. Adam le "nomme" : c'est la condition et le fondement de son pouvoir sur lui. L'homme image de Dieu est un parlant, un être parlant, formule que Lacan renverse en l'appelant un "parlêtre", afin de signifier que c'est de parler qui le fait être, et non pas l'inverse. Au niveau de la parole créatrice de Dieu, l'homme commande "en douceur". La violence va donc nécessairement affecter l'homme dans son *verbe*, sous la forme de mutisme, de mensonge » (Cerf, 1991, dir. P. Beauchamp et D. Vasse, p. 10).

par la peur, est péché : il est l'obstacle mis à la parole et, par là, il est négation de l'Autre en nous. Une telle négation nous *excommunie* : elle nous fait sortir de la communion. Par là nous est révélé — à travers le faux témoignage, l'adultère, le vol, le meurtre et le non-respect — que nous nous méprenons : l'image que nous avons de nous et que nous faisons parler, notre *moi*, nous la prenons pour l'image de Dieu, la Vérité qui parle en nous. Nous étions idolâtres et nous ne le savions pas.

La loi nous déloge d'une vision des êtres et des choses, conforme aux idées que nous en avons. Elle délivre le désir de la prison de l'image de nous-mêmes, là où nous nous protégeons du péché, où nous défendons nos idées et où nous n'en finissons pas de justifier nos *moi* : c'est que nous avons peur d'être surpris dans notre vulnérabilité, identifiés à nos limites, accusés d'un manque. En un mot : différents ! Quand nous ne résidons plus dans la Parole, nous sommes nus comme un ver, comme un serpent. Muets et menteurs.

C'est ainsi qu'il en est d'Adam et d'Eve devant Dieu. C'est ainsi qu'il en est pour nous devant lui quand nous désobéissons, quand nous refusons d'écouter ce qui parle en nous. Alors Dieu demande : « Où es-tu ? » (Gn 3,9)... Et l'homme ne demeure plus là où il est seulement en vérité : dans la Parole de Dieu qui s'engendre à l'intime de lui-même et devient la chair de sa chair. Il se cache alors dans la multiplicité de l'apparence. Il a honte d'un sexe, d'une différence charnelle qui ne le fondent plus dans l'unité de la parole originaires qu'ils signifient.

Et lorsque Dieu demande des explications sur ce qui s'est passé, au lieu de reconnaître que nous faisons fond sur une parole qui ne tient pas par elle-même, la nôtre, nous accusons celle de l'autre : « C'est la femme qui m'a dit de manger... C'est le serpent qui m'a séduit... » Toujours la même chanson, celle de l'irresponsable, celle de celui qui, de ne pas répondre à ce qui parle en lui, ment. Fuite en avant et accusation vont de pair. En ce qu'elle a de pervertie, la structure humaine se vérifie dans l'Écriture : le mal entendu — entendre mal la Vérité qui parle — engendre la mésentente entre les hommes au lieu même de leur unité naissante dans la différence, dans le sexe.

Toutes les études que l'on voudra — linguistiques, psychanalytiques, anthropologiques — ne pourront jamais faire qu'une seule

chose : le constater à la lumière du pardon dans la prière. L'Esprit nous fait découvrir en elle le malentendu auquel, secrètement, nous prenons part. Le malentendu est la trace, en nous et entre nous, de la parole que nous refusons d'écouter. Dans l'oraison, il nous est donné de ne plus y tenir et de retrouver la joie du consentement au désir de Dieu, là où l'obstination de la volonté propre se brise.

A l'écoute des autres



Vous souhaitez

- Faire halte, souffler, trouver un **espace de prière**, seul en couple ou en groupe,
- Suivre une formation à l'écoute, à la vie relationnelle, à l'accompagnement spirituel,
- Faire retraite, suivant les Exercices de saint Ignace, en accompagnement individuel ou en groupe, en choisissant dates et durée, ou en suivant une retraite à thème,
- Vous ouvrir à de nouvelles expériences de vie spirituelle par l'expression corporelle, par la peinture, le travail de la terre, ou une autre approche artistique

***Consultez le site du Châtelard
pour y voir les propositions et argumentaires
ou recevez le programme sur simple appel téléphonique.***

Renseignez-vous auprès du Châtelard
Route du Bruissin - 69340 FRANCHEVILLE
tél : 04 72 16 22 33 - fax : 04 72 16 22 22
<http://www.chatelard-sj.org> - E-mail : sj.chatelard@wanadoo.fr